

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les machination du temps
Espaces imaginaires II — anthologie de nouvelles de science-fiction

Michel Lord

Numéro 38, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40002ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1985). Compte rendu de [Les machination du temps : *Espaces imaginaires II* — anthologie de nouvelles de science-fiction]. *Lettres québécoises*, (38), 27–28.



Les machinations du temps

Espaces imaginaires II anthologie de nouvelles de science-fiction

Le deuxième collectif¹ publié par Jean-Marc Gouanvic et Stéphane Nicot contient, comme son précédent, dix nouvelles de science-fiction québécoises et françaises. Je me limiterai ici à parler des nouvelles québécoises en soulignant toutefois que les textes français sont loin de déparer le recueil. L'ensemble me paraît d'ailleurs de meilleure facture que le premier numéro.

Nouvelle d'un tout jeune auteur, «Aplatir le temps» porte la griffe d'un écrivain. Il y a là une écriture. Quelque chose se passe dans ce récit qui n'est pas simplement de l'ordre de la chose racontée. Le sujet se résume en effet à peu de choses: pour résoudre le problème de la surpopulation, Francoeur, un aspirant au doctorat, met au point une machine à déverser dans le temps, passé et futur, le trop plein d'humains que la Terre ne saurait nourrir. Mais la machine peut tout démultiplier à l'infini de sorte qu'au bout du compte, tout se retrouve partout à toutes les époques sur la Terre, de la préhistoire au futur le plus lointain. Morale: «Francoeur comprit dans quelles proportions vertigineuses lui et ses contemporains avaient aplati le temps» (p. 211).

À résumer ainsi cette nouvelle, j'ai l'air de la réduire à la dimension d'une simple fable qui, par delà le modèle wellsien, serait porteuse des préoccupations planétaires de l'heure. En fait, il y a cela et autre chose. L'écriture, ai-je dit. La technique narrative demeure pourtant fort simple mais le narrateur omniscient, en apparence extérieur au déroulement de l'histoire, participe au discours en y inscrivant la dimension ironique. Le monde créé dans «Aplatir le temps» est cons-

tamment piégé par l'écriture même, une écriture qui tourne en dérision les formes sociales instituées et qui oscille constamment entre la participation et la distanciation. Le gouvernement et l'université, qui régissent la Terre en ces «temps post-modernes» (p. 185), se présentent comme des lieux où se jouent des scènes grotesques et caricaturales: le Recteur et les doctes universitaires exhibent fièrement leur nudité, la Commission d'Enquête sur la Crise Économique met au point le «projet Corvée-Vacuum (comme on l'appelait depuis peu)» (p. 198), et les lieux carcéraux déterminent le code de comportement social, le tiers des hommes se promenant entre la prison et l'asile, les deux autres tiers vivants dans des coquilles 1 × 2. Science-fiction, réalisme au carré ou hyperréalisme?

Il y a aussi dans ce récit, cette amusante discussion sur les paradoxes temporels où Francoeur démontre que le passé existe et que le temps est une dimension fixe, d'où le drame de la démultiplication à l'infini de tous les hommes et sa conséquence, l'uniformisation omnitemporelle. Tout se passe, dans «Aplatir le temps», comme si la Terre entière retournait au modèle du Grand Espace-Temps primordial où tout s'intègre dans le grand tout, sauf que l'homme «post moderne», au contraire de l'homme «primitif», a perdu le sens de son orientation et de son inscription dans le monde. «Paris 2000 ou Pékin 4, désormais cela revenait au même» (p. 209). Le narrateur se complait peut-être un peu trop vers la fin à faire des jeux de dédoublement (un millier de lui-même à la porte d'un bureau de psychanalyste) et de superposition d'époques, de livres, de modes. C'est que pour montrer que le temps — et en grande partie l'imaginaire — a été aplati, le narrateur est paradoxalement réduit à montrer quelques-unes des infinies possibilités offertes par la machination du temps. À part ces quelques réserves, un texte fascinant.

Dans «Tous des apprentis», Jean Barbe met en scène des opérateurs de greffords (quelque chose comme des greffiers qui «fictionnalisent» la «réalité» sur ordinateur?) s'activent autour du directeur d'Utopie à parfaire l'équilibre «dans tous les mondes connus» (p. 81). Ils réussissent l'exploit mais doivent très rapidement retourner à leurs appareils. Les gens sont «tous des apprentis! Ils ne seront [...] jamais contents» (p. 81). L'intérêt de cette nouvelle réside dans la polyvalence



des discours codés/décodés de l'extérieur par un appareil qui ressemble à une sorte de bon Big Brother accordant à chacun la jouissance qu'il désire éprouver. Mais les hommes ne semblent pas maîtres de leur destinée. Ils éprouvent des fantasmes qu'un groupe de techniciens en informatique a pour fonction de machiner. Si j'ai bien compris, il s'agirait d'une autre allégorie satirique des temps modernes. Nous sommes en plein mythe de l'ordinateur. Même le bonheur est programmable. Le fantasme qui surnage ici est celui du passage d'un corps/programme (bio/géno/social) à l'autre. Bonheur aussi instable que ce court instant de réjouissance où les techniciens d'Utopie réussissent pour la deuxième fois en un siècle à rendre «tout le monde [...] heureux» (p. 81).

La problématique de la nouvelle de Pierre Sormany est légèrement différente. Dans «le Tyran», le pays régi par le gouvernement de la Capitale est censé être à l'abri de la dictature parce qu'il est trop vaste pour qu'un seul système puisse le contrôler. Pourtant, il y règne un ordre parfait. La machine administrative, un cerveau électronique, prévoit tout. Mais une légende circule dans le pays: pendant vingt ans, un tyran contrôla la machine. Il s'amusait à brouiller les dossiers: il faisait du «sabotage tranquille» (p. 111). «Le Tyran ne cherchait pas à installer l'injustice; il s'amusait simplement à semer le désordre» (p. 114). Un jour, un technicien découvre un code d'accès secret à l'ordinateur. À partir de ce moment, «le deux mai!» (et non le vingt!), plus aucune trace du Tyran. Il s'est comme effacé des mémoires de l'ordinateur. Mais la légende dit qu'il continue toujours à manipuler le gouvernement de la Capitale.

Il est extrêmement tentant de faire de ce texte une lecture de la situation politique québécoise des dernières années, d'autant plus que le Tyran se nomme Jean-Baptiste, symbole de celui dont l'histoire est une épopée pour ne pas dire une légende. Mais sans doute serait-ce réduire la portée de ce texte? Une chose est toutefois certaine: cette histoire, de même que celles de Provencher et de Barbe, se lit comme une satire du monde actuel où des machinations de toutes sortes se font «par delà le bien et le mal». Il y a des choses que le procédé de la distanciation permet sans doute de dire avec plus d'effets de sens que l'essai ou l'histoire réaliste.

Daniel Sernine s'est engagé depuis quelque temps sur une autre voie que celle qu'il suivait depuis 1978 et dans laquelle il semblait vouloir s'enliser. «La Tête de Walt Umfrey» garde toutefois certaines affinités avec ses oeuvres antérieures (goût des masques, du *space opera* et des pouvoirs métapsychiques). Ici, par contre, l'écrivain se libère des carcans traditionnels et met l'accent sur le carnavalesque donc, en principe, si l'on se réfère à Bakhtine qui a mis au point le concept, sur «la transposition dans la littérature de la culture populaire conçue comme vision complète du monde et non simplement la survivance textuelle de résidus carnavalesques» [André Belleau, «Carnavalisation et roman québécois: mise au point sur l'usage d'un concept de Bakhtine», dans *Études françaises*, 19/3, p. 53]. De plus, la carnavalisation implique une «suppression joyeuse des distances entre les hommes» et une «inconvenance parodique». Or, dans le texte de Sernine, il existe une distance infranchissable entre les hommes précisément décuplée par le carnavalesque compris ici

comme une scénarisation où chacun joue sa petite comédie pour mystifier l'autre. C'est le règne de l'égoïsme total, sauf pour le personnage principal qui cherche à améliorer par ses recherches scientifiques le sort de l'humanité et qui se sent précisément isolé dans ce monde qui carnavalise en instituant la distance, ce qui est bien la plus étrange des «fêtes».

Michel Bélil participe également à ce collectif. Sa nouvelle «Rosemonde» fonctionne autant selon le code merveilleux que selon le code proprement SF. Ses personnages, deux jumeaux, font figures d'archétypes (des enfants perdus) qu'une voix intérieure guide vers leur origine lointaine (schéma de la quête en vue d'une reconnaissance heureuse). Ils sont nés de «l'élément essentiel du noyau de l'univers» (p. 157) et y sont attirés malgré eux pour y être à nouveau absorbés. Il s'agit donc d'une science-fiction un peu mystique où resurgit le mythe du Grand Espace-Temps primordial dont tout homme, paraît-il, a la nostalgie.

Le Dernier recours

de Christine L'Heureux



Christine L'Heureux

Christine L'Heureux n'en est pas à ses premières armes en littérature. C'est toutefois l'essai² qu'elle a surtout pratiqué. Avec *le Dernier recours*³, elle aborde le genre romanesque et, dans un sens, la science-fiction. Pour diverses raisons, l'oeuvre m'a laissé perplexe.

Le roman repose pourtant sur une problématique intéressante: que se passerait-il si un virus mortel, ne s'attaquant qu'aux femmes, risquait de dépeupler la Terre et de mettre ainsi en danger la survie de l'espèce humaine? *Le Dernier recours* parle de la nécessaire adaptation de l'humanité à une réalité nouvelle. Ce sujet fascinant subit malheureusement un traitement plus ou moins approprié. Il y a là quelque chose qui agace. Est-ce la thèse? Le roman cherche en effet à démontrer que l'homme, en tant que mâle, changerait pour son mieux-être et pour celui des institutions sociales s'il pouvait vivre ce que la féminité porte de plus spécifique, c'est-à-dire le processus de la grossesse. En soi, c'est sûrement vrai. Si